

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 32 (1894)

**Heft:** 8

**Artikel:** La Provence et Alphonse Daudet : causerie, à la Barre, 3 février 1894 : [suite]

**Autor:** Vulliémoz, C.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-194140>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**La Provence et Alphonse Daudet.***Causeuse, à la Barre, 3 février 1894.*

## II

Parmi les romanciers français contemporains, il en est quatre surtout que je chéris depuis bien des années, et auxquels j'ouvre ma porte à deux battants ; tous quatre sont des provinciaux qui ont vécu leurs jeunes années loin de Paris, dans un air pur ; tous quatre ont emporté, vers la Babylone moderne, le parfum d'une brave jeunesse, avec le parfum de la mer, des forêts et des champs ; tous ils ont un goût de terroir qui me les fait aimer, et leurs écrits sont comme ces vieilles bouteilles de fin vin, qui en conservent l'arôme longtemps après le bouchon : C'est Pierre Loti, le petit lieutenant de marine qui, vrai Breton, moissonne sur les mers des récits pleins de poésie ; c'est André Theuriet, si aimable et si bon, qui sort des grands bois des Ardennes des bouquets de fleurs plein les mains, et des chants de pinson dans la bouche ; c'est ce couple étonnant, ces deux frères Siamois, qu'une triste querelle a malheureusement séparés avant la mort de l'un d'eux et qui, pendant trente ans, avaient si bien soudé leurs deux nobles âmes, qu'en lisant la grande et magnifique épopee du Rhin et des Vosges, qui sortit sans effort de leurs mains confondues, on se demande où tombait la plume de l'un, où commençait l'œuvre de l'autre. Je parle d'Ermann Chatrian. Puis à l'autre bout de la France, au bout de ce Rhône qui a produit notre bleu Léman, le provengal Daudet, âme candide et pure, esprit d'une délicatesse infinie, du moins dans ses premiers ouvrages, et qui a su en quelques petits volumes nous faire goûter tous les charmes de la Provence et nous la peindre pour jamais.

C'est de ce dernier écrivain seul et de ses premiers écrits seulement que j'aurai l'honneur de vous entretenir aujourd'hui.

Si Tartarin de Tarascon et son brave ami Bravida peuvent à juste titre garder rancune au peintre immortel de leurs folles Tarasconnades, la Provence en général lui doit, par contre, un bien beau cierge, car aucun écrivain jusqu'à ce jour n'avait révélé avec une grâce pareille tous les charmes et tous les aspects si divers de ce beau midi de la France, de ce ravissant pays des *Alpilles*, des *Baux*, des *Mas* et de la douce langue d'oc. Personne jusqu'alors n'avait su en extraire la poésie comme l'auteur du *Petit Chose*, des *Lettres de mon moulin*, des *Contes du Lundi* et de *Numa Roumestan*.

Daudet, de son côté, doit au pays des *félives*, qui l'ont inspiré, au pays du soleil, des combats de taureaux, de la joie et de la farandole, peu connu jusqu'à lui, un style incomparable qu'on dirait pétri de soleil et de ces herbes fines et parfumées que les Chartreux et les Prémontrés vont cueillir sur les hautes cimes et dont ils savent tirer des liqueurs de topaze et d'or.

Oui, ce style rapide, vibrant comme l'air provençal, plein de lumière et d'électricité, Daudet l'a trouvé dans son pays natal et voilà pourquoi ses premiers ouvrages sont de beaucoup, à mon sens du moins, les plus purs et les plus parfaits.

Un mot d'abord sur la Provence :

Le Rhône, ce beau fleuve helvétique, qui naît au pied de la Furca, tourne à l'instant le

dos à son grand frère le Rhin, qui file en grondant de son côté vers son antique lieue grise, puis il roule ses flots tumultueux et jaunes, pleins de cailloux et de tapage, à travers le Valais sauvage, qu'il couvre de ses frasques et finit par s'apaiser dans le doux bassin du Léman.

Mais les fleuves, comme les hommes, ne peuvent s'arrêter dans leur cours ; il faut aller, il faut courir, il faut traverser les monts et les plaines, pour s'endormir enfin dans les sables stériles ou dans les abîmes des mers.

Voici Genève, la gracieuse reine du lac, d'où des flots de saphir se précipitent vers l'occident ; tout le fleuve emporté s'envole vers la France, mais bientôt après, comme si le regret des beaux pays qu'il vient d'arroser le serrait à la gorge, il s'enfonce à Bellegarde dans les abîmes de la terre, où les dernières cimes des Alpes et du bleu Jura semblent se rapprocher pour le retenir et une dernière fois l'embrasser.

Puis bientôt haletant, il reprend son élan vers l'Ouest ; à Lyon, il fait un mariage forcé avec la douce Saône, qui lui amène paisiblement ses eaux ternes et lourdes ; et les deux époux, lents à s'unir, reprennent leur vol vers la mer, traversent une longue plaine que les Cévennes pelées longent à droite et que les Alpes dentelées et blanches couronnent à l'Orient.

Voici bientôt la Vienne dauphinoise, voici Valence, Avignon, la ville des papes, Tarascon, Arles, cité grecque et romaine, où le grand fleuve se bifurque, enveloppant dans ses bras tortueux deux grandes îles sauvages et rocheuses, qui lui rappellent le Valais : la plaine de la Crau, désolée, où l'on cultive les immortelles, et l'immense île de la Camargue, avec ses troupeaux de taureaux farouches, ses moutons bélants et ses beaux ânes, qu'a si bien peints notre Burnand.

Au-dessus de ces deux déserts, où de rares bergers et chasseurs, à demi sauvages, mangent la *bouillabaisse* et l'*ayoli* dans les grands jours, les flamants aux ailes roses, l'ibis de l'Egypte et la grue Nubienne, pêchent ou paissent au bord des *clairs* et des *rouvines*, et, sur les rives du Vaccarès, lac salé de trois lieues de long, le vrai bijou de la Camargue, une foule d'herbes fines et veloutées, parmi lesquelles la *Soladelle*, bleue en hiver, rouge en été, fleurissent éternellement.

La vraie Provence, la Provence proprement dite, s'étend d'Avignon à Toulon ; elle comprend la longue et pittoresque vallée de la Durance, et son centre le plus important c'est Marseille. Mais la Provence de Daudet, celle qu'il nous a fait chérir, c'est la Provence d'Avignon, de Tarascon, d'Arles et de Beaucaire, à laquelle il ajouterait volontiers la Corse et même l'Afrique, où le mistral et le caprice l'entraînent fort souvent.

C'est dans ce doux pays des mûriers, des orangers, des oliviers, des amandiers, de la vigne dorée, des tamaris, des myrtes et des cactus à fleurs roses, que notre jeune romancier a savouré avec amour, sous un grand soleil africain ou sous les coups de vent de la Tramontane et du Mistral, les récits enchanteurs, les hardis fabliaux, les contes d'une fraîcheur exquise que de bons curés villageois, d'humbles *ménagers*, sous la tonnelle, ou des félives comme Mistral, Roumanille et Aubanel, lui débitaient entre une corbeille de

fruits dorés et la vieille bouteille du vin des papées.

C'est dans la bonne ville d'Avignon où sept pontifes ont habité, où ils ont laissé leur palais magnifique, la tour Pacôme, une superbe cathédrale et le tombeau de Laure, à Avignon, dont le pont historique retentissait jadis du bruit des danses ; c'est à Arles où les femmes sont si belles dans leur pittoresque et gracieux costume ; c'est à Tarascon, la fanfaronne, la bataillarde, où Tartarin le *teur* vient de rentrer d'Afrique après une chasse au lion, poursuivi par son dromadaire affamé ; c'est dans les pauvres auberges de village, c'est à Nîmes, la ville romaine, dont les vastes arènes frémissent chaque année au vacarme divin de la farandole qui se tord sur le sable doré, puis se déroule à l'infini et monte en chantant jusqu'aux dernières galeries de marbre, au son du tambourin, du fifre et du galoubet de l'intrépide Valmajor ; c'est dans tous ces lieux pleins de charmes que Daudet s'est grisé doucement de la plus pure poésie, qu'il a frémí d'amour en entendant scander les vers harmonieux de Mirejo et de Calendal, dans cette belle langue provençale, la première langue littéraire du moyen-âge et que les reines parlaient jadis.

C'est là qu'il a pu voir, non sans une émotion profonde, la vieille mère de Mistral ne pas oser s'asseoir à la table de son fils, parce qu'elle ne sait pas le français, et Mistral qui venait de recevoir un grand prix de 3000 francs de l'Académie, répondre à sa bonne maman qui voulait de ce fonds tapisser et plafonner la simple chambre de son glorieux fils : « Non, ma mère, ceci est l'argent du poète ! N'y touchez pas. »

Et les 3000 francs s'écoulaient dès lors dans les mains calleuses des pauvres et des nécessiteux.

En ce beau pays de soleil, de lumière et de fleurs, l'homme n'est pas du tout le même que dans le nord de la France. Tout en dehors, les yeux à fleur de tête, il est impétueux, toujours en mouvement, joyeux, voyant tout grand, hableur, blagueur sans s'en apercevoir ; à côté de cela, hospitalier et généreux comme un oriental, frugal, actif et, sauf dans ses jours de colère, aussi paisible qu'un enfant.

Son costume brillant, souvent râpé, sa toque, sa large ceinture rouge autour des reins, sa petite veste sur l'épaule, sa barbe noire qui fait ressortir encore la blancheur de son teint ou le bronze de son visage, tout le rapproche de l'Espagnol, du Maure ou de l'Algérien.

Les jardins, la pêche du thon et des sardines, la chasse dans la Camargue, les mûriers, les olivettes, les pâturages dans les *Alpilles*, tout lui fait une vie charmante, coupée de fêtes nombreuses, de danses et de combats de taureaux.

Comme chez nous, mais bien plus tôt, moutons, chèvres et ruminants en général, gravissent au printemps les montagnes qui se couvrent quelques jours d'une herbe courte et fine ; ils y passent six mois en plein air et les villages de la plaine se dépeuplent alors. On n'y entend plus guère que le grelot des mules aux pompons rouges, aux housses bleues, la chanson des cigales parmi les saules et les cris gutturaux des bateliers du Rhône ou des rouliers.

(La fin au prochain numéro).  
C. VULLIÉMOZ.